Chapitre 68 : Morceaux manquants

Par Joy69

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Morceaux manquants

La première chose que Gavin avait apprise depuis son réveil, c'était qu'un hôpital ne connaissait pas le silence.

Même la nuit, le bâtiment continuait de vivre autour de lui. Des semelles crissaient sur le linoléum, des voix filtraient à travers les portes et, quelque part dans le couloir, un chariot passait avec le grincement obstiné d'une roue défectueuse.

Sans parler des visites régulières du personnel.

Cela faisait trois jours que Gavin avait repris connaissance après cinq dans le coma. Il avait quitté l'unité de surveillance rapprochée récemment, mais les médecins continuaient de surveiller sa récupération avec un enthousiasme qu'il jugeait franchement excessif.

Les vertiges, les chutes de tension lors de ses premières tentatives pour se lever et les suites de son opération crânienne leur donnaient apparemment de bonnes raisons de rester prudents.

Plusieurs fois par jour, une infirmière venait vérifier ses constantes, observer ses pupilles et lui poser des questions auxquelles il avait déjà répondu.

Lorsqu'il avait fait remarquer qu'on vérifiait suffisamment souvent s'il savait encore comment il s'appelait, on lui avait expliqué que ces contrôles étaient nécessaires après un traumatisme crânien.

Gavin avait suggéré qu'ils se contentent de lui demander une fois par jour s'il était toujours

aussi con.

L’infirmière n’avait pas ri.

Au moins, la chambre avait changé d’aspect depuis le matin.

Des bouquets encombraient désormais le rebord de la fenêtre et les meubles, apportant des couleurs presque incongrues dans cette pièce aux murs pâles. Roses, lys, compositions extravagantes : il y en avait assez pour donner l’impression qu’une bonne partie du commissariat avait tenu à laisser sa signature.

Gavin avait reconnu plusieurs écritures sur les cartes.

Remets-toi vite.

On pense à toi.

Reviens nous emmerder rapidement.

Cette dernière formule lui avait arraché un sourire.

Une carte de Fowler avait particulièrement retenu son attention. Au milieu des formules habituelles, son capitaine avait ajouté quelques mots de sa propre main :

« **J’ATTENDS TON RETOUR AVEC IMPATIENCE.** »

En majuscules. Souligné trois fois.

Gavin avait fixé la phrase un instant.

Ouais. Ça sentait le savon à plein nez.

Fowler avait manifestement quelques petites choses à lui dire au sujet de Delray, et Gavin pressentait que l'entretien serait nettement moins agréable que les fleurs ne le laissaient supposer.

Étrangement, cette perspective avait quelque chose de rassurant. Au moins, son capitaine semblait considérer comme acquis qu'il reviendrait un jour au commissariat pour se faire engueuler en personne.

Toutes ces attentions le déroutaient.

Il connaissait sa réputation au département. Il n'avait jamais été particulièrement agréable, et certains collègues avaient d'excellentes raisons de l'éviter. Pourtant, les bouquets avaient commencé à arriver pendant son coma. Chris lui avait expliqué que le personnel les avait conservés jusqu'à ce qu'il soit assez rétabli pour les recevoir.

Les visites n'avaient été autorisées que ce matin-là.

Gavin avait accueilli la nouvelle d'un haussement d'épaules, mais son regard revenait malgré lui vers les cartes.

Dehors, le ciel d'août affichait un bleu presque insolent. Une bande de soleil traversait la fenêtre et, au-delà des bâtiments, Detroit poursuivait tranquillement son existence.

Pendant ce temps, Gavin passait ses journées à prouver qu'il savait encore accomplir des gestes élémentaires.

Suivre un doigt des yeux. Serrer une main. Retenir quelques mots, puis les répéter.

Les médecins jugeaient ses progrès encourageants. Il reconnaissait son entourage, comprenait les questions et répondait correctement à la plupart des exercices.

La plupart.

Il y avait eu quelques ratés.

La veille au matin, une infirmière lui avait demandé de retenir trois mots. Il les avait répétés sans difficulté, puis, lorsqu'elle était revenue dessus quelques secondes plus tard, il n'en avait retrouvé aucun.

Une autre fois, il avait perdu le fil d'une question au beau milieu de sa réponse.

Ce qui l'énervait le plus, c'était de ne pas toujours s'en rendre compte immédiatement. Il pouvait chercher une phrase, s'interrompre, puis découvrir qu'il ne savait même plus ce qu'il essayait d'expliquer.

Les médecins avaient consigné ces incidents dans son dossier.

Ils lui avaient parlé du traumatisme crânien, de l'opération, du coma et du temps nécessaire à la récupération. Il était encore trop tôt pour savoir comment sa mémoire évoluerait.

Gavin avait accueilli tout ça avec son enthousiasme habituel.

Génial. Encore des examens pour vérifier que j'ai pas perdu les trois neurones qui me restent.

Il avait plaisanté devant le médecin.

Beaucoup moins lorsqu'il s'était retrouvé seul.

Parce qu'il y avait une différence entre ne pas se souvenir de Delray et oublier une information qu'on venait tout juste de lui donner.

Et cette différence commençait à l'inquiéter.

Son corps, lui aussi, semblait décidé à lui compliquer la moindre initiative.

Il tenta de se redresser. Une douleur traversa son flanc, suivie d'un vertige qui l'obligea à fermer les yeux.

« Putain... »

Il attendit que la sensation passe, les doigts crispés sur le drap.

Ses muscles manquaient de force et ses gestes de précision. Parfois, tourner la tête trop vite suffisait à réveiller une douleur sourde derrière ses tempes. Les médecins lui avaient expliqué les conséquences de ses blessures et du coma, mais cela ne rendait pas sa dépendance plus supportable.

Chris lui avait raconté qu'à son réveil, il l'avait immédiatement reconnu, avait exigé un café, puis s'était endormi au milieu d'une phrase.

Ça lui ressemblait assez.

Il aurait simplement préféré s'en souvenir.

Et puis il y avait Delray.

Il savait qu'il s'y était rendu, que tout avait mal tourné et qu'il en avait rapporté les blessures qui le clouaient aujourd'hui dans ce lit. Pour le reste, il dépendait de ce qu'on avait bien voulu lui raconter.

Il tendit le bras vers le verre posé sur sa table de chevet. Il dut s'y reprendre à deux fois pour l'atteindre et le ramener sans renverser d'eau.

Magnifique.

Trente-six ans, inspecteur de police, et désormais capable de récupérer un verre sans assistance.

À ce rythme, il remettrait peut-être ses chaussettes tout seul avant Noël.

Il but quelques gorgées, reposa le verre et se laissa retomber contre l'oreiller.

Chris était arrivé dans la matinée, peu après l'autorisation des visites. Ils avaient passé un bon moment à échanger des nouvelles du commissariat et à retrouver, presque naturellement, leur manière habituelle de se chamailler.

Miller était sorti téléphoner à sa femme quelques minutes plus tôt.

On frappa à la porte.

« Entrez. »

Une employée apparut derrière un chariot chargé de plateaux.

« Bonjour, monsieur Reed. Je vous apporte votre déjeuner. »

Elle déposa le sien devant lui.

Une purée beige occupait la moitié de l'assiette. Quelques morceaux de viande pâle baignaient dans une sauce translucide, à côté de légumes dont la cuisson semblait avoir effacé toute personnalité. Un petit pain, un yaourt nature et une compote complétaient l'ensemble.

Gavin contempla le repas.

« C'est quoi ? »

« Du poulet, avec de la purée et des légumes. »

Il désigna la viande.

« Le poulet est où ? »

« Juste là. »

Il se pencha légèrement.

« Vous êtes sûre que c'est du poulet ? »

« C'est ce qui est indiqué sur le menu. »

« Ouais, ben le poulet est pas au courant. »

L'employée retint un sourire.

Elle s'assura qu'il pouvait atteindre son plateau, lui souhaita bon appétit et ressortit.

Gavin planta sa fourchette dans la purée. La masse compacte resta accrochée aux dents.

Il goûta et le regretta immédiatement.

« C'est une blague. »

« Je vois que le déjeuner se passe bien. »

Chris venait de rentrer, son téléphone encore à la main.

Gavin leva les yeux vers lui.

« Regarde-moi ça. »

Chris s'approcha et jeta un coup d'œil au plateau.

« Ah ouais... C'est censé être quoi ? »

« Du poulet. Apparemment. »

« Appétissant... »

« Vas-y, sers-toi. »

« Non, ça ira. »

Gavin eut un rire bref, aussitôt interrompu par une douleur au flanc.

Chris le remarqua et son sourire s’atténua.

« Ça tire encore ? »

« Quand je rigole, ouais. »

« Alors arrête de raconter des conneries. »

« Tu me demandes l’impossible. »

Chris secoua la tête. Il regarda le plateau, puis l’horloge.

« Ils viennent de te l’apporter ? »

Gavin ouvrit la bouche.

Il se souvenait parfaitement de l’employée, de leur conversation, et surtout de la tête qu’elle avait faite lorsqu’il avait demandé si le poulet était réellement mort.

Mais l’heure...

« Y a une demi-heure, je crois. »

Chris fronça les sourcils.

« Une demi-heure ? Je suis sorti dix minutes, Gavin. »

« Ben, j'en sais rien. Cinq minutes, alors. »

Il repoussa un morceau de viande avec sa fourchette.

« Tu veux que je chronomètre la livraison à la minute près, aussi ? »

« Non, c'est pas ce que je dis. »

« Alors quoi ? »

Chris hésita.

« Rien. Je demandais. »

Gavin baissa les yeux vers l'assiette.

Évidemment.

Chris avait raison. Le plateau n'était pas là quand il était sorti.

Il le savait. Enfin, il aurait dû le savoir.

Chris le considéra quelques secondes.

« Ça va ? »

« À part qu'on me sert de la semelle bouillie ? Impeccable. »

Miller n’insista pas.

« Bon. Essaie quand même de manger un peu. »

« T’es devenu mon infirmière, maintenant ? »

« Non, mais si tu touches à rien, ils vont encore venir te faire la leçon. »

Gavin piqua un morceau de poulet.

« Si je meurs, tu témoignes. »

« Promis. »

Il mâcha avec une grimace, puis se résigna à prendre une bouchée de légumes.

Chris eut un sourire satisfait.

« Un mot de plus et je te recrache ça dessus », prévint Gavin.

Miller leva les mains en signe de reddition.

Chris avait cette manière de rester auprès de lui sans chercher à meubler chaque silence. Il pouvait plaisanter, lui répondre du tac au tac, puis simplement le regarder manger, comme s’ils se trouvaient à la cafétéria du commissariat.

Il ne prétendait pas que tout allait bien. Avec lui, Gavin n’avait pas non plus besoin de faire semblant d’être de bonne humeur.

« Ça allait, chez toi ? » demanda-t-il après une nouvelle bouchée.

Chris releva les yeux de son téléphone.

« Ouais. Pourquoi ? »

« Ton appel. »

« Ah. Oui, tout va bien. »

« Et le petit ? »

Le visage de Miller s'éclaira.

« Toujours aussi infernal. Ce matin, il voulait absolument aller à la garderie en pyjama. »

« Et alors ? »

Chris le regarda.

« Comment ça, et alors ? »

« Ben, laisse-le. »

« Gavin, sois sérieux. Il peut pas aller à la garderie en pyjama. »

« Pourquoi pas ? Il a deux ans. »

« C'est pas la question. »

« Si, justement. À son âge, il peut encore se permettre des trucs comme ça. »

Chris se mit à rire.

« Tu diras ça à ma femme. Elle a passé vingt minutes à essayer de l'habiller. »

« Fallait négocier. Un biscuit, un dessin animé... »

« Tu crois vraiment qu'on n'a pas essayé ? »

« Alors laisse-le gagner. »

Chris secoua la tête.

« Heureusement que t'as pas de gamin. »

« Ouais, ben le tien a l'air d'avoir compris comment fonctionne le monde. »

« C'est surtout qu'il sait exactement comment nous rendre dingues. »

« Il ira loin. »

Gavin allait ajouter quelque chose, mais s'arrêta.

Le prénom de l'enfant lui échappait.

Il le connaissait pourtant. Chris l'avait prononcé des dizaines de fois au commissariat. Il avait même vu des photos de lui, installé dans son siège auto ou couvert de chocolat jusqu'aux oreilles.

Il chercha mentalement les premières lettres, une sonorité, n'importe quoi qui aurait pu lui remettre le prénom en tête.

Rien.

C’était ridicule. Il n’allait quand même pas demander à Chris comment s’appelait son propre fils. Il le connaissait depuis sa naissance.

Gavin baissa les yeux vers son assiette. Il envisagea une dernière bouchée de purée, puis renonça.

« En tout cas, il doit manger sûrement mieux que moi. »

« Ça dépend des jours », répondit Chris. « Hier, il a refusé de toucher à ses pâtes parce qu’elles étaient pas de la bonne forme. »

Gavin eut un sourire.

« Je le comprends. »

« Évidemment. »

Ça va revenir.

Il en était persuadé. Ou, du moins, il avait besoin de l’être.

La conversation dériva ensuite vers le commissariat. Chris lui raconta que Fowler avait encore menacé de faire installer une caméra devant la machine à café pour identifier celui qui oubliait systématiquement de la remplir.

« Il est sérieux ? » demanda Gavin.

« Aucune idée. Il était de mauvaise humeur. »

« Donc comme d’habitude. »

« À peu près. »

« Qu'il mette une caméra devant les chiottes, tant qu'il y est. On saura enfin qui laisse du papier partout. »

Chris eut un petit rire.

« Je lui transmettrai. »

« Surtout pas. Il serait capable de le faire. »

Ces histoires n'avaient aucune importance, et c'était précisément ce qui les rendait agréables.

Le commissariat continuait de tourner. Fowler s'énervait pour des détails, les collègues commettaient toujours les mêmes idioties. Gavin pouvait presque s'imaginer à son bureau, un café à la main, à écouter Miller entre deux appels.

Presque.

Au bout d'un moment, il remarqua que Chris consultait régulièrement son téléphone. Un coup d'œil furtif, chaque fois que la conversation s'interrompait.

Gavin observa le manège avant de repousser sa tablette.

« Bon. Allez, rentre. »

Chris releva la tête.

« Quoi ? »

« T'as entendu. »

« Pourquoi ? »

« Parce que ça fait trois fois que tu regardes ton téléphone en deux minutes. »

« C’est rien. »

« Ouais, bien sûr. »

Chris posa l’appareil sur sa cuisse.

« Je peux rester encore un peu. »

« Chris. »

« Quoi ? »

« Rentre chez toi. »

Miller l’observa.

« Tu veux que je parte ? »

Gavin soupira.

« Je veux que t’arrêtes de te sentir obligé de rester planté là. »

« Je me sens pas obligé. »

« Alors dégage. »

Chris ne bougea pas.

Gavin leva les yeux au ciel.

« Putain, t’es vraiment têtu. »

« C’est toi qui dis ça ? »

« Ouais. Et je suis bien placé pour savoir de quoi je parle. »

Chris sourit, mais il ne se leva toujours pas.

Gavin soutint son regard, agacé de reconnaître cette expression attentive.

Miller avait toujours eu cette faculté irritante de comprendre ce qu’il essayait de dissimuler derrière ses mauvaises manières. Il savait quand une insulte n’était qu’une plaisanterie et quand Gavin cherchait réellement à tenir les autres à distance.

« Sérieusement », reprit Gavin. « T’as une femme et un gosse qui t’attendent. »

Il le regarda de haut en bas, un sourire moqueur aux lèvres.

« Et puis, franchement, t’as une gueule à faire peur. Va dormir un peu. »

Chris eut un rire discret.

« Pas pire que la tienne... »

Miller resta encore quelques secondes assis, puis se leva.

« Bon. Ok... Je vais y aller. »

« Enfin. »

« Mais je repasse demain. »

« Fais ce que tu veux. »

Chris attrapa sa veste et jeta un regard au plateau.

« Essaie de finir ton déjeuner, quand même. »

Gavin considéra la purée abandonnée.

« Tu veux vraiment que je meure ? »

« Je pensais plutôt au contraire. »

Chris avait répondu sans réfléchir.

La simplicité de la phrase prit Gavin au dépourvu. Sous l'expression familière de son collègue, il aperçut une fatigue inquiète qui ne s'était pas entièrement dissipée depuis son réveil.

Il détourna les yeux.

« La prochaine fois, apporte-moi un sandwich. Un vrai. »

« Je verrai ce que je peux faire. »

« Pas un de leurs trucs sans goût. »

« J'ai compris. »

Chris enfila sa veste et se dirigea vers la porte.

Il s'arrêta sur le seuil.

« Hé. »

« Quoi ? »

« Ça m'a fait plaisir de te voir. »

Gavin resta silencieux une seconde.

« Ouais. »

Il se racla la gorge.

« Moi aussi. »

Chris lui adressa un sourire.

« Repose-toi. »

« Rentre chez toi, Miller. »

Chris secoua la tête en riant, puis sortit.

La porte se referma doucement derrière lui.

Gavin resta un moment à regarder la chaise vide.

Chris avait passé une bonne partie de la matinée auprès de lui, à se moquer de son déjeuner et à lui raconter les dernières idioties du commissariat. À présent, la chambre avait retrouvé son calme relatif.

Il se laissa aller contre ses oreillers et fixa le plafond.

Cinq jours.

Il avait passé cinq putains de jours dans le coma.

Jusqu'ici, il avait réussi à considérer cette information avec un certain détachement. Les médecins lui avaient expliqué la gravité de ses blessures, Chris lui avait raconté les circonstances de son sauvetage, et il avait écouté tout ça comme s'il s'agissait d'une affaire dont il aurait eu à rédiger le rapport.

Sauf que cette fois, le type qui avait failli y rester, c'était lui.

Encore quelques secondes à Delray, et il n'aurait connu ni cette chambre, ni ces fleurs, ni les plaisanteries de Chris sur son déjeuner.

Il serait mort.

La pensée lui noua l'estomac.

Il tourna la tête vers les bouquets.

Ses collègues s'étaient inquiétés. Fowler lui avait envoyé une carte qui promettait ses foudres. Chris avait été là, lui aussi.

Il y avait donc des gens à qui son sort importait.

Mais en dehors du commissariat ?

Qui aurait-on prévenu s'il n'avait pas survécu ?

Personne.

Enfin, personne de sa famille.

Son père était toujours vivant, quelque part, probablement avec une bouteille à portée de main.

Gavin se souvenait du bruit des glaçons dans un verre et des bouteilles abandonnées sur la table de la cuisine. Après la mort de Kimmy, son père avait commencé à parler de moins en moins, jusqu'à ne plus ouvrir la bouche que pour chercher un responsable.

Les reproches étaient venus d'abord.

Puis les coups.

Gavin avait appris à reconnaître son humeur au bruit de ses pas dans le couloir.

Il y avait longtemps qu'ils ne se parlaient plus.

Avec sa mère, c'était différent.

Il se souvenait encore de ses mains lorsqu'elle lui remettait une mèche de cheveux en place, de sa voix quand elle l'appelait pour dîner.

Puis Kimmy s'était noyée.

Huit ans.

Elle n'avait que huit ans.

Gavin ferma les yeux.

Le bleu de l'eau. La lumière sur les margelles. Cette seconde interminable pendant laquelle il avait compris que quelque chose n'allait pas.

C'était lui qui était censé la surveiller. Pas cet enfoiré de sauveteur androïde qui avait choisi ce jour-là pour tomber en panne.

Il rouvrit les yeux.

Sa mère ne lui avait jamais pardonné. Elle n'avait pas eu besoin de le dire. Les silences à table et les regards qui se détournaient lorsqu'il entrait dans une pièce avaient suffi.

Pendant des années, il avait essayé de retrouver quelque chose de celle qu'elle avait été. Puis les appels s'étaient espacés, les visites avaient cessé et, un jour, il s'était aperçu qu'il ne savait même plus où elle vivait.

Gavin passa une main sur son visage.

Chris avait une femme et un petit garçon qui l'attendaient à la maison. Des soirées bruyantes, des jouets qui traînaient et des disputes sur la nécessité de porter autre chose qu'un pyjama pour aller à la garderie.

Gavin, lui, rentrait dans un appartement où seule Lucky venait l'accueillir.

Sa chatte noire devait être en train de se faire gâter par la vieille voisine qui s'occupait d'elle depuis son hospitalisation.

Au moins, il y en avait une qui serait contente de le revoir.

Il contempla les fleurs.

Au commissariat, il aurait trouvé une remarque désagréable pour chacun des collègues qui les lui avaient envoyées. Ici, les cartes restaient posées sur les meubles.

Il les avait toutes lues.

Certaines deux fois.

Putain, ça suffit.

Il avait besoin de sortir de cette chambre, de sentir le soleil sur sa peau et de respirer autre chose que l'air aseptisé de l'hôpital.

Dehors, le ciel d'août était toujours aussi bleu. L'idée de rester enfermé entre ces quatre murs une minute de plus lui parut soudain insupportable.

Il baissa les yeux vers son plateau.

La purée avait refroidi, prenant une consistance qui évoquait désormais davantage du ciment frais qu'un aliment destiné à la consommation humaine.

Gavin récupéra sa fourchette, considéra ce qui restait dans son assiette, puis la reposa.

« Ouais, non. Faut pas déconner non plus. »

Il repoussa la tablette hors de son chemin.

Miller pouvait bien lui faire la morale sur l'importance de manger pour reprendre des forces. Il y avait des limites à ce qu'un homme était prêt à endurer pour sa santé.

Depuis son réveil, il n'avait pratiquement pas quitté ce lit, à l'exception des déplacements imposés par le personnel soignant.

Ça commençait sérieusement à lui taper sur le système.

Il se redressa.

On ne lui avait pas interdit de marcher.

Enfin, pas exactement.

Depuis la veille, les kinésithérapeutes lui faisaient effectuer de courts trajets dans sa chambre et jusqu'au couloir, toujours sous surveillance. Pour les premiers essais, on lui avait fourni un

déambulateur qu'il avait accueilli avec une mauvaise grâce remarquable. Ce matin-là, il avait réussi à rejoindre le poste de soins avec l'aide d'un professionnel, en s'arrêtant à mi-chemin.

Un exploit que tout le monde avait semblé trouver formidable.

Lui avait surtout eu l'impression d'être un vieillard qu'on félicitait d'avoir traversé son salon.

Les médecins l'avaient encouragé à continuer, à condition de ne pas forcer et de demander de l'aide au moindre vertige. Ses difficultés d'équilibre, associées à la fatigue et à certains médicaments, augmentaient son risque de chute.

Lors de sa première tentative pour se lever, sa tension avait chuté suffisamment pour que le kinésithérapeute le fasse aussitôt rasseoir. L'infirmière avait ensuite repris les mesures, d'abord allongé, puis assis, avant de lui rappeler de ne jamais se mettre debout sans assistance.

En revanche, ils avaient été très clairs sur un point : pas question de quitter le service sans être accompagné.

Gavin regarda la porte.

Il n'avait aucune intention de traverser Detroit à pied. Il voulait simplement descendre prendre l'air quelques minutes.

Et, franchement, il n'allait pas demander une autorisation écrite pour aller voir le soleil.

Il consulta l'horloge murale.

Les chariots circulaient encore dans les couloirs, et il avait remarqué que le personnel profitait généralement de ce moment pour débarrasser les plateaux, distribuer les médicaments et s'occuper des patients qui avaient besoin d'assistance.

L'infirmière chargée de sa surveillance était passée peu avant le coup de fil de Chris. Elle avait vérifié ses constantes, lui avait demandé s'il ressentait des vertiges et rappelé d'utiliser la sonnette s'il voulait se lever.

Gavin avait répondu qu'il avait parfaitement compris.

Ce qui était vrai.

Il n'avait simplement pas promis d'obéir.

Il écarta les draps.

Le mouvement réveilla une douleur dans son flanc, mais il serra les dents et poursuivit. Il pivota lentement sur le matelas, ramena ses jambes vers le bord et attendit que ses pieds trouvent le sol.

Le carrelage était froid sous ses chaussettes.

Il resta assis quelques instants, les mains appuyées de chaque côté de ses cuisses.

On lui avait répété suffisamment de fois de ne pas se lever trop vite pour que la consigne lui soit restée en tête.

Il posa ses mains sur le bord du matelas et se mit debout.

Le monde bascula aussitôt.

Une vague de vertige lui traversa le crâne. Gavin agrippa le rebord du lit et demeura immobile jusqu'à ce que les meubles cessent de se déplacer devant ses yeux.

« Putain de merde... »

Ses jambes le soutenaient, même si son équilibre restait précaire.

Son regard glissa vers la sonnette.

Il savait parfaitement ce qu'une infirmière lui dirait s'il signalait ce vertige : retour au lit, surveillance et probablement une nouvelle leçon sur les risques de chute après une intervention crânienne.

Non, merci.

Il enfila sa robe de chambre avec des gestes maladroits, grimaçant lorsque le tissu tira sur son flanc.

Puis il fit un premier pas.

Ses jambes lui parurent étrangement lourdes. Il en fit un deuxième, atteignit le fauteuil et posa une main sur son dossier pour reprendre son équilibre.

Il aurait dû s'arrêter là.

Cette évidence l'agaça suffisamment pour le pousser à continuer.

Il avança jusqu'à la porte en s'aidant du mur. L'effort lui coûtait beaucoup plus qu'il ne l'avait prévu.

Mais il avançait.

Tu vois, Reed ? Pas encore bon pour la casse.

Il entrouvrit la porte.

Le couloir était éclairé par de grandes fenêtres. Un aide-soignant poussait un chariot de linge, tandis que deux infirmières discutaient devant le poste de soins.

Gavin attendit que l'une d'elles disparaisse dans une chambre et que l'autre se penche sur sa tablette.

Un chariot de repas passa devant sa porte. Il profita du mouvement pour se glisser dans le couloir.

Sa chambre se trouvait à une dizaine de mètres des ascenseurs, juste après un renfoncement où deux fauteuils avaient été installés pour les patients et leurs visiteurs. Il avait repéré l'endroit pendant sa séance de rééducation du matin.

Dix mètres.

Même dans son état, il devait pouvoir faire ça.

Il longea le mur, une main prête à chercher un appui. Lorsqu'il atteignit le renfoncement, ses jambes commençaient à manquer de force. Il s'assit dans l'un des fauteuils.

Il resta là plusieurs minutes, le dos contre le dossier, jusqu'à ce que sa respiration se calme. Chaque fois qu'il envisageait de se relever, son corps lui rappelait l'effort qu'il venait de fournir.

Putain, c'est ridicule.

De là, il apercevait les portes des ascenseurs.

Il ne lui restait que quelques pas.

Une aide-soignante passa devant lui.

« Monsieur ? Vous avez besoin d'aide ? »

Gavin releva la tête.

« Non, ça va. Je me repose deux minutes. »

Elle observa son bandage, ses chaussettes antidérapantes, puis la main qu'il gardait appuyée

sur l’accoudoir.

« Vous êtes accompagné ? »

« Mon collègue est parti chercher un café. »

« Vous êtes dans quel service ? »

Gavin sentit une pointe d’agacement.

« Celui du fond. Mon collègue revient, je vous dis. »

L’aide-soignante regarda dans la direction qu’il indiquait.

« Vous avez l’air fatigué, monsieur. Vous devriez attendre dans votre chambre. »

« Je viens de marcher dix mètres. J’ai juste besoin de souffler. »

Elle ne sembla pas convaincue.

« Vous êtes sûr que vous n’avez pas de vertiges ? »

« Aucun vertige. Ça va. »

Il força un sourire qui ne lui ressemblait guère.

« Promis, je vais pas m’enfuir en courant. »

Elle fronça légèrement les sourcils.

« Je préfère quand même vérifier avec votre infirmière. »

Gavin sentit son estomac se contracter.

Avant qu'il puisse répondre, une voix appela l'aide-soignante depuis une chambre voisine.

« Excusez-moi une seconde », dit-elle en se retournant.

Elle hésita, puis interpella un collègue qui passait avec un chariot.

« Tu peux prévenir l'infirmière du secteur qu'un patient attend près des ascenseurs ? Il faudrait vérifier s'il peut se déplacer seul. »

Le collègue acquiesça.

L'aide-soignante se tourna de nouveau vers Gavin.

« Restez bien assis. Quelqu'un va venir vous voir. »

« Ouais. »

Elle disparut dans la chambre voisine.

Gavin regarda le collègue s'éloigner vers le poste de soins.

Il aurait dû retourner dans sa chambre.

Il le savait.

Mais il apercevait les ascenseurs à quelques mètres seulement, et l'idée de se faire raccompagner au lit après être arrivé jusque-là lui était insupportable.

Quelques instants plus tard, il vit une infirmière sortir du poste de soins, une tablette à la main.

Elle échangea quelques mots avec une collègue, puis se dirigea vers le couloir où se trouvait sa chambre.

Gavin baissa la tête, espérant que le dossier du fauteuil le dissimulerait suffisamment.

L'infirmière passa sans regarder dans sa direction.

Il ne savait pas si elle venait vérifier sa chambre ou s'occuper d'un autre patient. Dans les deux cas, il n'avait aucune envie d'être découvert assis là.

Dès qu'elle eut disparu, Gavin se releva.

L'aide-soignante ne tarderait pas à revenir. Il devait atteindre les ascenseurs avant que quelqu'un ne vienne le chercher.

Il rejoignit les portes en s'aidant de la rampe fixée au mur et appuya sur le bouton.

Une sonnerie discrète annonça l'arrivée de la cabine.

Une femme en sortit, un sac de vêtements sous le bras. Gavin attendit qu'elle s'éloigne, puis entra.

Une autre visiteuse le rejoignit au dernier moment. Elle lui adressa un sourire poli auquel il répondit d'un mouvement de tête.

Il appuya sur le bouton du rez-de-chaussée.

Les portes se refermèrent, et un léger bourdonnement accompagna la descente.

Gavin s'adossa aussitôt à la paroi métallique.

Ses jambes tremblaient encore, mais la sensation de vertige s'était dissipée.

Il avait réussi.

Enfin, presque.

Il lui restait encore à trouver la sortie.

Son reflet dans la paroi métallique attira son regard.

Il avait vraiment une sale gueule.

Le teint pâle, les traits tirés, un épais bandage blanc lui encerclant le crâne. Quelques mèches brunes dépassaient du pansement, aplaties contre son front. Sa robe de chambre flottait sur une silhouette qui lui paraissait avoir perdu plusieurs kilos.

Putain. On dirait une momie.

Les portes s'ouvrirent sur le rez-de-chaussée.

Un panneau indiquait l'accueil vers la gauche.

Gavin suivit la flèche et découvrit un petit espace où des visiteurs attendaient devant les distributeurs. Il s'assit sur une banquette, sous prétexte d'observer le plan de l'hôpital affiché au mur.

En réalité, il avait besoin d'une nouvelle pause. Il attendit que les tremblements s'atténuent avant de se concentrer sur les indications.

La sortie semblait toute proche.

Il suffisait de prendre le passage à gauche, puis de traverser un hall.

Lorsqu'il se releva, il dut poser une main sur le dossier de la banquette. Pendant quelques secondes, il eut du mal à fixer les indications du plan, comme si les mots refusaient de rester en

place.

Il détourna les yeux et attendit que la sensation passe.

Au croisement suivant, il hésita.

Deux couloirs se présentaient devant lui. Il avait pourtant retenu les indications.

À gauche, abruti. C'était à gauche.

Il prit cette direction.

Quelques mètres plus loin, un chariot heurta une porte battante au moment où un employé la franchissait.

Un claquement sec.

Gavin sursauta.

Pendant une fraction de seconde, quelque chose lui traversa l'esprit.

Une porte métallique.

Un bruit semblable.

Puis plus rien.

Il s'arrêta.

Qu'est-ce que...

La sensation disparut aussi vite qu’elle était venue.

Il inspira lentement.

La fatigue, probablement.

Il reprit sa marche et découvrit, derrière les portes vitrées, une petite salle d’attente presque vide. Quelques chaises étaient disposées contre le mur et un écran diffusait des informations sur les consultations.

Un panneau indiquait :

Consultations spécialisées.

Ce n’était pas l’accueil.

« Merde... »

Il avait dû se tromper au croisement.

Rien de dramatique. Il lui suffisait de revenir sur ses pas.

Il se retourna.

Mais il ne savait déjà plus exactement par où il était arrivé.

Il essaya de retrouver un détail familier. Un distributeur, peut-être. Il avait l’impression d’en avoir croisé un, sans pouvoir dire si c’était avant ou après l’ascenseur.

Putain, concentre-toi.

Il fit quelques pas vers les portes vitrées.

Deux membres du personnel passèrent près de lui en discutant. Leurs voix se mêlèrent au bruit des pas, au roulement d'un chariot, au signal lointain d'un appareil médical.

Et soudain, un autre bruit s'imposa.

Un coup.

Violent.

Pas dans le couloir de l'hôpital.

Ailleurs.

Gavin s'immobilisa.

Une image surgit.

Un mur gris.

Une porte métallique.

Un choc brutal qui lui coupait le souffle.

Il cligna des yeux.

Le couloir de l'hôpital était toujours là.

Gavin porta une main à son flanc. Son cœur s'était accéléré.

Delray.

Il le savait sans comprendre comment.

Il essaya de retrouver l’image.

Aussitôt, une détonation éclata dans sa tête.

Puis une autre.

Des coups de feu.

Le bruit résonnait dans un couloir étroit, beaucoup trop fort, avec cette violence particulière des tirs dans un espace fermé.

Gavin recula.

L’odeur de la poudre lui parvint presque immédiatement.

Il la connaissait. Il l’avait respirée des centaines de fois au cours de sa carrière, mais cette fois, elle lui souleva le cœur.

Le couloir de l’hôpital sembla s’effacer.

Des éclats de lumière traversaient l’obscurité.

Quelqu’un lui parlait.

Il ne distinguait pas les mots.

Puis il sentit une pression ferme autour de sa taille.

Un bras passé derrière son dos, une main qui le retenait tandis que ses jambes menaçaient de céder.

Connor.

Il aperçut son visage de profil.

Ses cheveux bruns en désordre. Son expression tendue, concentrée. Sa bouche qui bougeait tandis qu'il le soutenait.

Gavin essaya de comprendre ce qu'il disait.

Impossible.

Le vacarme couvrait tout.

Puis la vision se déchira.

Il se retrouva face à un mur blanc, immobile, le souffle court.

Il ne se souvenait pas d'avoir avancé jusque-là.

Son cœur cognait si fort qu'il en percevait les battements jusque dans sa gorge.

Putain.

Il posa une main contre le mur.

Putain, qu'est-ce que c'était ?

Il connaissait la réponse.

Des souvenirs.

Pas les images imaginées à partir des rapports ou des explications de Chris.

Mais quelque chose de vécu.

Une peur brutale lui serrait la poitrine.

Il voulut reprendre son souffle, mais l'air semblait refuser de descendre jusqu'à ses poumons.

Il avait besoin de sortir, de retrouver la lumière du jour.

Il leva les yeux pour chercher le panneau indiquant l'accueil.

Il n'y en avait pas.

Le couloir devant lui était plus étroit. Les portes étaient fermées, plusieurs chariots de matériel occupaient un renfoncement et des voyants lumineux clignotaient au-dessus d'un poste de soins.

Il ne reconnaissait rien.

Derrière lui, une porte battante donnait sur un autre passage, marqué du nom d'un service inconnu.

Son estomac se contracta.

Attends.

Il avait pris l'ascenseur.

Il se souvenait du plan accroché au mur et des visiteurs devant les distributeurs. Il se souvenait aussi d'avoir hésité à un croisement.

Mais après ?

La salle d’attente.

La porte battante.

Les couloirs.

Il retrouvait chaque détail séparément, sans parvenir à les replacer dans l’ordre.

Il revoyait le distributeur. Une porte métallique.

Non.

La porte métallique, c’était Delray.

Ou bien il avait vu une porte semblable ici ?

Gavin ferma les yeux une seconde.

Lorsqu’il les rouvrit, il ne savait toujours pas dans quelle direction aller.

Il regarda l’horloge au-dessus du poste de soins, puis chercha à se rappeler l’heure qu’il était lorsqu’il avait quitté sa chambre.

Impossible.

Cinq minutes ?

Un quart d’heure ?

Davantage ?

Il avait pourtant fait attention au trajet en sortant de l'ascenseur. Il se souvenait d'avoir suivi un panneau et de s'être aperçu de son erreur.

Mais à quel moment avait-il cessé de savoir où il allait ?

Était-il passé devant ce poste de soins avant ou après les coups de feu ?

Non.

Il n'avait pas entendu de coups de feu.

Pas ici.

Son souffle se bloqua.

Gavin tourna lentement sur lui-même.

Où était-il, bordel ?

Les couloirs se ressemblaient tous. Le moindre effort pour remettre de l'ordre dans ses pensées faisait remonter des images qui n'avaient rien à faire dans cet hôpital.

Le mur gris.

Cette sensation de tomber tandis que Connor le retenait.

Gavin agrippa le rebord d'un comptoir inoccupé.

Arrête.

Il serra les poings.

Arrête, putain.

Il n'était plus à Delray.

Il était dans un hôpital.

Il connaissait son nom, son métier, son âge. Il savait même qu'il avait quitté sa chambre pour aller prendre l'air.

Mais il ne savait plus où se trouvait cette chambre, ni comment il était arrivé devant ce comptoir.

Et, pire encore, il ne parvenait pas à déterminer à quel moment il avait perdu le fil.

« Monsieur ? »

Gavin releva brusquement la tête.

Une infirmière se tenait à quelques pas de lui, une tablette contre sa poitrine.

« Est-ce que tout va bien ? »

Il ouvrit la bouche.

Aucun son n'en sortit.

L'infirmière s'approcha.

« Monsieur, vous m'entendez ? »

« Ouais. »

Sa voix était rauque.

« Vous cherchez quelque chose ? »

Gavin promena les yeux autour de lui.

Il aurait voulu répondre qu'il cherchait simplement la sortie. Qu'il s'était trompé de couloir. Qu'il n'y avait aucun problème.

Mais il n'était même plus certain du chemin qu'il avait pris.

« Je... »

Il s'interrompit.

Son regard passa de l'infirmière à la porte battante, puis revint vers elle.

« Je suis perdu. »

Les mots étaient sortis tout bas, sans colère ni ironie.

L'infirmière observa son visage plus attentivement.

« D'accord. Vous êtes dans le service de consultations spécialisées. Vous cherchiez à rejoindre un autre service ? »

Gavin hocha la tête, puis hésita.

« Ouais. Je crois. »

Je crois ?

Il savait qu'il avait quitté sa chambre volontairement. Il se souvenait du soleil derrière la fenêtre, de sa décision de descendre.

Mais entre cette décision et l'endroit où il se trouvait maintenant, des morceaux entiers lui échappaient.

L'infirmière posa sa tablette sur le comptoir.

« Vous êtes hospitalisé ici ? »

« Ouais. »

« Vous savez dans quel service ? »

Il ouvrit la bouche, puis la referma.

Il connaissait la réponse. Il l'avait entendue plusieurs fois.

Pourtant, aucun nom ne lui venait.

« Je... j'en sais rien. »

Il chercha autour de lui un détail qui pourrait l'aider.

« J'étais dans ma chambre. Je voulais prendre l'air et... »

Sa phrase resta suspendue.

« Je sais pas comment je suis arrivé là. »

L’infirmière s’approcha sans geste brusque.

« D’accord, monsieur. On va vous aider. Comment vous appelez-vous ? »

« Gavin Reed. »

La réponse était venue immédiatement.

« Très bien, monsieur Reed. Vous pouvez me dire quel jour nous sommes ? »

Gavin fronça les sourcils.

Août.

Il savait qu’on était en août.

Il connaissait l’année.

Mais le jour exact...

Il chercha quelques secondes de trop.

« Je sais plus. »

L’infirmière conserva une expression calme, mais son regard glissa vers le bandage qui lui encerclait le crâne.

« Vous avez été opéré récemment ? »

« Ouais... »

Elle appela aussitôt un collègue qui passait près du poste de soins.

« Tu peux rester avec monsieur Reed et vérifier ses constantes ? Je contacte son service et le médecin de garde. »

L'homme s'approcha pendant qu'elle reprenait :

« Monsieur Reed, asseyez-vous ici, s'il vous plaît. »

Elle lui montra une chaise proche du comptoir.

Gavin voulut protester, mais ses jambes fléchirent légèrement lorsqu'il essaya de bouger.

Le soignant le retint par le bras et l'aida à s'asseoir.

« Vous avez mal à la tête ? » demanda le soignant.

« Un peu. »

« Plus que d'habitude ? »

Il réfléchit.

« Non. »

« Vous êtes tombé ? »

« ... je crois pas. »

Il aurait voulu pouvoir répondre avec davantage d'assurance.

Le soignant observa brièvement ses pupilles à l'aide d'une petite lampe, puis lui demanda de serrer ses mains et de lever successivement les bras. Gavin s'exécuta, plus lentement qu'il ne l'aurait voulu.

Il vérifia également que Gavin pouvait bouger les deux jambes, puis prit sa tension. Le brassard se resserra autour de son bras tandis qu'on lui demandait s'il avait des nausées.

« Non. »

À quelques pas, l'infirmière parlait déjà au téléphone.

Patient hospitalisé... intervention crânienne récente... désorientation aiguë... retrouvé seul au rez-de-chaussée...

Un silence.

Oui, il est conscient. Il répond aux questions, mais il ne parvient pas à reconstituer son trajet. Il faut vérifier si son état neurologique s'est modifié par rapport aux derniers examens...

Elle écouta, puis reprit :

Pas de chute signalée, mais il n'est pas certain de pouvoir l'exclure. Il faudrait une évaluation médicale immédiate. Vous pouvez prévenir son équipe de neurochirurgie ?

Gavin baissa les yeux.

Ses mains tremblaient encore sur ses genoux.

Il aurait voulu expliquer qu'il s'était seulement trompé de couloir, que la fatigue lui jouait des tours et qu'on pouvait arrêter de s'agiter autour de lui.

Mais les mots ne venaient pas.

L’infirmière revint près de lui.

« Le médecin est prévenu. Votre équipe va aussi être contactée. On reste avec vous et on vous surveille en attendant qu’il vienne vous examiner. »

« C’est nécessaire ? »

« Après une opération comme la vôtre, une désorientation inhabituelle doit être vérifiée rapidement. »

Gavin hocha lentement la tête.

Il ne trouva rien à répondre.

Il essaya plutôt de se rappeler le trajet qu’il venait de parcourir.

L’ascenseur.

Les visiteurs devant les distributeurs.

Le plan sur le mur.

La salle d’attente.

Puis des couloirs qu’il n’arrivait plus à remettre dans l’ordre.

Et, au milieu, ce vide.

Il avait continué à marcher. Forcément, puisqu’il se trouvait maintenant dans un service inconnu. Mais il ne savait plus exactement où ses souvenirs s’arrêtaient.

Cette pensée était presque plus terrifiante que les coups de feu.

Un bruit de roulettes lui parvint du couloir voisin. Gavin releva la tête, croyant un instant qu'on venait le chercher, mais ce n'était qu'un chariot de linge. Il regarda les portes se refermer derrière l'employé, puis baissa de nouveau les yeux.

L'infirmière s'assit à proximité.

« On reste ici jusqu'à ce qu'ils arrivent, monsieur Reed. »

Gavin aurait pu lui dire qu'il n'avait pas besoin qu'on le surveille, qu'il était flic et parfaitement capable de retrouver une chambre d'hôpital.

À la place, il resta silencieux.

Pour la première fois depuis son réveil, il ne craignait plus seulement de ne jamais retrouver ses souvenirs, mais aussi ces instants où sa mémoire semblait l'abandonner sans même qu'il s'en aperçoive.

À suivre

<u>Note de l'autrice</u> :

Cette histoire fête aujourd'hui ses trois ans. Champagne !

Un immense merci à toutes celles et ceux qui continuent de la suivre, même après tout ce temps.

Vous êtes toujours plus nombreux à la lire, et ça me fait vraiment chaud au cœur !

Vos likes et vos commentaires sont toujours les bienvenus. Ils sont une véritable source de motivation pour moi et me donnent envie de continuer à partager cette aventure avec vous.

Alors, surtout, n’hésitez jamais à me faire part de vos ressentis, de vos impressions ou de vos réactions. C’est toujours un immense plaisir de vous lire.

Merci du fond du cœur pour votre fidélité.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés